

## La période hippie de Witkacy

Artur Tajber

Numéro 123, printemps 2016

Addictions : drogue, création, conscience augmentée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tajber, A. (2016). La période hippie de Witkacy. *Inter*, (123), 52–53.

# LA PÉRIODE HIPPIE DE WITKACY

► ARTUR TAJBER

Pour les personnes de ma génération qui ont atteint l'âge adulte vers la fin des années soixante à l'est du rideau de fer, Witkacy était une référence, une des rares personnes à se montrer à la hauteur de nos attentes immenses. Contrairement au contexte soviétique – gris et hagard –, il était un homme de principe, intransigent et coloré. Il était programmé pour goûter au fruit défendu. Il n'est jamais devenu vieux, au sens propre comme au figuré. Puisqu'il était impossible d'avoir directement accès à l'information en raison de la distribution limitée de la littérature et des films, contrôlée par « le seul et unique parti », nous avons dû fouiller dans les rayons des bibliothèques portant sur l'avant-guerre.

Stanislaw Ignacy Witkiewicz (Witkacy) était l'une des personnes les plus attirantes et les plus mystérieuses de l'art polonais du XX<sup>e</sup> siècle. Fils d'un critique et théoricien de l'art éminent, adulé en tant qu'enfant, provocateur de génie, auteur de pièces de théâtre et de romans, chercheur en art, philosophe, artiste, photographe et peintre, il était un homme aux talents multiples, entouré d'une poignée d'admirateurs et condamné par la majorité, ayant été l'objet de mythes et de cultes jusqu'à sa fin mystérieuse... Il s'est probablement suicidé le 17 septembre 1939, après l'attaque de la Pologne par l'Allemagne nazie et son invasion par les troupes soviétiques, parce qu'il ne pouvait consentir à la fin de son monde, bien que certains le soupçonnent d'avoir fait semblant d'être mort – il existe beaucoup de théories sur la façon dont il est mort, en plus des théories sur sa vie d'après-mort.

Voici les faits : après le début de la guerre, l'artiste, alors âgé de 54 ans, se présente devant le conseil de conscription, déclarant vouloir s'enrôler comme soldat. Il n'est pas admis en raison de son âge et de son état de santé. Il part ensuite vers l'est en direction de la frontière et apprend en chemin que l'Armée rouge a attaqué. C'est alors qu'il décide de se suicider. Après la guerre, on identifie les restes d'une femme d'une trentaine d'années trouvés dans sa tombe.

Mon premier contact réel – et personnel – avec des hallucinogènes s'est produit en respirant du « tri » (trichloroéthène, marque de fabrique : « tri » ; composé organique, éthène chloré [éthylène chloré], solvant vendu comme agent nettoyant en République populaire polonaise et fluide bon marché inhalé avec ferveur par les hippies de Cracovie). Avec la fin des années soixante est apparue la première pilule de LSD, introduite en contrebande à partir des États-Unis et passée de main en main comme un objet sacré. Pendant ce temps, je lisais en rougissant un vieil exemplaire tout chiffonné de *Drogues* par Witkiewicz, que j'avais trouvé dans le cabinet de mon grand-père. C'était le premier numéro à paraître au début des années trente, intitulé *Nicotine, alcool, cocaïne, peyotl, morphine, éther + annexe* (le titre *Drogues* n'existe sur les parutions que depuis 1979). Avec le temps, la culture privée du cannabis a commencé à se propager dans notre environnement : sur les balcons, dans les gouttières et même sur les pelouses en milieu urbain.

Witkacy a abordé la question de la drogue avec son enthousiasme et son audace linguistique habituels, mais en restant très critique et rationnel, et c'est



peut-être en partie grâce à lui si j'ai pu vivre ma fascination sans effets néfastes, problèmes de santé ou dépendance. Déjà au début du livre, le lecteur apprend que l'auteur est en faveur d'un intellect détendu et en contrôle, et d'une psyché pure et éveillée, libérée des interférences et des stimuli artificiels. Il ne fait ni la morale ni ne fixe de limites, mais se soumet lui-même à des expérimentations dont il évalue les effets aussi sobriement que possible. Je perçois la critique de Witkacy comme étant principalement l'action de son scepticisme profond, observable dans la plupart de ses ouvrages et basé sur ses conclusions concernant la fin de tout ce qui est sublime : la culture, l'art, l'intellect ; le déluge de vulgarité, de substituts, de démente et de kitsch. Le choix du sujet illustre d'une part la nécessité inhérente de confronter les tabous de la société, ce qui comprend les sujets moraux et éthiques, et d'autre part le désir de composer avec la critique petite-bourgeoise de sa personne, qui a dépeint l'artiste comme un être dépensier, dissolu, toxicomane, incitant à la débauche.

Le texte est divisé en chapitres dans le même ordre que les mots du titre de la première édition. À part les stimulants mentionnés dans le texte, l'auteur admet également prendre de l'eukodal (oxycodone), de l'harmine, du haschisch, de la mescaline et de l'éther, à l'occasion. On trouve côte à côte, parfois en parallèle, son imagination débordante de néologismes, caractéristique du style de Witkiewicz, et des descriptions précises, presque médicales, de ses réactions somatiques et psychologiques, ainsi que quelques observations de tiers.

Les chapitres un et quatre sont les plus remarquables. Witkacy était considéré partout comme un grand fumeur et un grand buveur. Les descriptions de son expérience avec la nicotine comprennent la plupart des arguments majeurs concernant la consommation d'alcool, de cocaïne, de morphine et d'éther, qui seraient avancés ultérieurement. Il écrit de manière détaillée sur ses 28 ans de combat contre cette « terrible habitude » et expose la relativité de ses avantages et les nuances de la dégradation progressive du corps et des sens. Il décrit les états de démente, d'illusion et d'incapacité d'une manière extrêmement expressive et malléable. Une exception quant aux conclusions n'est faite que pour le peyotl (chapitre quatre). Ce chapitre présente une plus grande collection de descriptions de visions sous narcotique et des évaluations beaucoup plus ambiguës. Dans cette section, la division entre le diagnostic, s'adressant au commun des mortels, et les observations des personnes créatives, s'adressant aux artistes, est des plus évidentes. Witkacy ne sous-estime pas la fonction stimulante des stimulants, dont il a fait l'expérience à maintes reprises, mais il reconnaît qu'à certains stades et expressément afin d'atteindre un but précis, leur expérimentation a eu des résultats qui excédaient la norme. Il affirme toutefois que ce type de réussite, comme l'accroissement de l'efficacité, de





la précision et de la rapidité des réflexes, est souvent source d'égarement. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « *Vaut mieux s'empêcher de produire une quantité donnée de griffonnages déformés que de perdre ce qui est actuellement l'aspect le plus élevé de l'homme : un intellect qui fonctionne correctement.* »

Dans les descriptions et les évaluations de Witkacy, on établit une distinction claire entre les drogues selon le type d'effet qu'elles entraînent sur le corps. L'évaluation la plus sévère et la plus obsessionnelle touche les substances dont la dépendance est difficile à prévoir et à maîtriser, celles qui passent inaperçues et dont on peut difficilement deviner les répercussions pour ainsi faire un choix éclairé, d'où l'évaluation très négative du tabac et de l'alcool. Les substances « aristocratiques », plus puissantes mais moins accessibles, reçoivent un traitement différent. Cependant, il révèle impitoyablement tous les effets de leur utilisation, qu'ils aient été observés chez lui-même ou chez d'autres cobayes, accordant une attention spéciale aux changements de personnalité défavorables limitant l'autocritique et, dans le cas des artistes, aux manies progressives qui remplacent les choix d'un esprit clair.

Son approche systématique du problème est également intéressante. Il semble que, pour créer ce texte, l'auteur a dû non seulement rassembler ses expériences antérieures et les actualiser dans le cadre d'une expérience *ad hoc*, mais aussi se prêter à une expérimentation sérieuse en cours d'écriture. L'intransigeance de l'évaluation de ses propres réactions laisse une bonne impression, réactions qui sont par ailleurs si *personnelles*, évoquant des comportements ou des caractéristiques habituellement inavouables, qu'elles entraînent des soupçons quant à la vérité de l'affaire, jusqu'à ce que vous les compariez à votre propre expérience.

Les mots utilisés dans les descriptions, comme je l'ai déjà mentionné, intriguent et contrastent avec le rationalisme critique. L'impression laissée par son ouvrage en 2016 devrait être révisée en tenant compte du passage du temps et en comparant le style de Witkiewicz à celui d'autres auteurs des années trente. Après avoir lu ce livre et m'être imprégné du contenu, ce que je ressens d'abord est un sentiment d'archaïsme et de rareté, une recherche de la langue, l'exagération et les méandres stylistiques des arguments. En tenant compte du contexte des années trente et du passage du temps depuis le jour où je l'ai lu pour la première fois dans les années soixante, j'ai l'impression de

ressentir l'anxiété de l'auteur et une certaine distance entre lui et le lecteur, sentiment de solitude et d'aliénation. La langue qu'il utilise et sa manière de s'exprimer sont comme les rideaux d'un théâtre où la lumière sur scène a pour fonction de réguler ses émotions, agissant comme un filtre intellectuel, un intermédiaire ou un stimulateur.

Quand Witkacy écrit, au sujet du peyotl, qu'il pourrait « être accusé, après avoir traîné dans la boue les trois venins décrits ci-dessus, d'avoir l'intention de démontrer que seul le quatrième est digne d'être utilisé, et d'avoir abandonné trois dépendances à l'aide d'une seule autre », il me semble qu'en rejetant la quatrième, il se tourne vers les mots comme son dernier recours. Selon moi, le paragraphe suivant confirme mon interprétation : « *La morphine nous incite à créer une pensée que nous ne mépriserons pas par la suite. Si les états mentionnés ci-dessus sont éprouvés par un esprit créatif de n'importe quel domaine, artiste, universitaire ou auteur, celui-ci créera une œuvre d'une valeur strictement et incontestablement objective, atteignant ainsi un excellent résultat avec une facilité démesurée. Et cet état de fait, qui détermine apparemment la valeur intrinsèque de notre drogue, est, selon nous, le pire des dangers qui nous guettent [...].* »

Aujourd'hui, j'ai plus d'expérience de vie, et mes observations sur les environnements culturel, économique, social et politique – toujours changeantes – me font porter un regard différent sur le pessimisme, le catastrophisme et le sentiment de perte imminente de S. I. Witkiewicz. L'époque, le style, la langue, tout comme les obstacles factuels (la guerre mondiale, l'holocauste, le rideau de fer, le Vietnam...) dont il n'a pas fait l'expérience après tout, s'estompent en toile de fond. Ne reste que l'état d'un esprit passionné se tenant sur la limite de ses capacités. Et l'arrogance du vide. ◀

Traduit de l'anglais par Véronique Garneau-Allard.

Stanisław Ignacy Witkiewicz, *Nikotylna, Alkohol, Kokaina, Peyotl, Morfina, Eter + Appendix*, Drukarnia Towarzystwa Polskiej Macierzy Szkolnej, 1932, 185 p.

**Artur Tajber**, artiste intermédia né en 1953, vit à Cracovie, Pologne. Il participe à l'évolution de l'art performance depuis le milieu des années soixante-dix. Vers la fin des années soixante-dix, il commence à organiser des événements, devient commissaire et participe à des activités dissidentes, en plus de voyager à l'étranger. De retour en Pologne en 1980, il collabore avec le Conseil régional du NSZZ Solidarność, Małopolska. Sous la loi martiale, il participe à la formation du groupe d'art performance Konger. Au cours du second semestre de l'année 2007, il est nommé chef du Département d'intermédia, un programme d'éducation unique en intermédia qu'il a aidé à mettre sur pied à l'Académie des beaux-arts (ASP) de Cracovie, où il donne également le premier atelier de maître en art performance de la Pologne. Il donne des conférences sur l'art performance depuis 2007 à l'Université Jagellonne et travaille à l'Institut polonais-japonais des technologies de l'information. En 2012, il devient le premier doyen de la Faculté d'intermédia (ASP Cracovie).

